

LES FILMS DU KIOSQUE et NOLITA CINEMA
PRESENTENT

CATHERINE
DENEUVE

DIANE
KRUGER

NEKFEU

NICOLAS
DUVAUCHELLE

TOUT NOUS SÉPARE

UN FILM DE THIERRY KLIFA



LES FILMS DU KIOSQUE ET NOLITA CINEMA
PRÉSENTENT

CATHERINE
DENEUVE

DIANE
KRUGER

NEKFEU

NICOLAS
DUVAUCHELLE

TOUT NOUS SÉPARE

UN FILM DE THIERRY KLIFA
SCÉNARIO CÉDRIC ANGER & THIERRY KLIFA

DURÉE : 1H38

SORTIE LE 8 NOVEMBRE

DISTRIBUTION
PATHÉ FILMS
NEUGASSE 6
8031 ZÜRICH 5
TÉL. : 044 277 70 83
KATHARINA.STRAUMANN@PATHEFILMS.CH

PHOTOS ET DOSSIER DE PRESSE TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.PATHEFILMS.CH

PRESSE
JEAN-YVES GLOOR
RUE DE CHAILLE 205
1814 LA TOUR-DE-PEILZ
TÉL. : 021 923 60 00
FAX : 021 923 60 01
JY6@TERRASSE.CH



SYNOPSIS

UNE MAISON BOURGEOISE AU MILIEU DE NULLE PART. UNE CITÉ À SÈTE.

UNE MÈRE ET SA FILLE. DEUX AMIS D'ENFANCE.

UNE DISPARITION. UN CHANTAGE. LA CONFRONTATION ENTRE DEUX MONDES.



I ENTRETIEN THIERRY KLIFA

RACONTEZ-NOUS LA GENÈSE DU FILM.

Après *LES YEUX DE SA MÈRE*, j'avais à nouveau envie d'écrire pour Catherine Deneuve. Très vite est née l'idée d'une femme qui prendrait les armes pour sa fille, une guerrière, et défendrait coûte que coûte son territoire.

I VOUS AVIEZ MIS CATHERINE DENEUVE DANS LA CONFIDENCE ?

Oui, mais plutôt que de lui raconter mon sujet, j'ai évoqué des actrices que nous aimons tous les deux – Barbara Stanwyck, Joan Crawford, Bette Davis, Joan Bennett, Ann Sheridan... À notre époque, quelles héroïnes seraient-elles ? Quelle image de la femme véhiculeraient-elles ? Quelle fascination susciteraient-elles encore chez nous ?

Et je me suis mis à l'imaginer en train de faire brûler une voiture au beau milieu de la nuit, ou armée d'un vieux fusil de chasse pour éloigner de dangereux visiteurs ; un personnage un peu à la Gena Rowlands dans GLORIA, de John Cassavetes, volontaire, forte et courageuse. N'étant finalement peut-être pas si claire qu'elle en a l'air...

I UN POLAR, DONC...

Comme Catherine, j'ai une passion pour les films noirs américains des années cinquante.

I EN LE SITUANT DE NOS JOURS ?

La réalité actuelle, avec ce qu'elle a de violent et de trivial, me permet de m'appropriier les codes du film noir en les adaptant à notre contexte social. J'avais envie de rendre compte du monde dans lequel on vit aujourd'hui : fracturé, explosif.

En forçant mon héroïne à pénétrer le milieu des malfrats pour protéger sa fille, je voyais l'occasion de confronter deux mondes à la fois proches et complètement étanches.

I TOUT NOUS SÉPARE EST ORGANISÉ AUTOUR DE CETTE NOTION DE CONFRONTATION : LA BOURGEOISIE ET LES GARÇONS DE LA CITÉ ; LA MÈRE ET

LA FILLE ; LA FILLE ET SON AMANT...

C'est comme les poupées russes : deux personnages en font apparaître deux autres et ainsi de suite... J'aimais que, du premier couple, formé par Diane Kruger et Nicolas Duvauchelle, un autre surgisse, qui n'a pas demandé à se former : une bourgeoise (Catherine Deneuve) et un petit délinquant (Nekfeu) que rien ne dispose à se rencontrer, entrent en contact de manière brutale... et nouent un lien mystérieux.

I TOUS CES PERSONNAGES QUI SE CROISENT SEMBLENT IRRÉMÉDIABLEMENT LIÉS LES UNS AUX AUTRES.

Ils rêvent tous de liberté, d'indépendance et d'affranchissement – ils ont un côté transgressif qui me plaît beaucoup – et deviennent en réalité les fragments d'un même piège : le destin ou la fatalité sont passés par là.

I ON DEVINE QUE SI JULIA, LE PERSONNAGE INTERPRÉTÉ PAR DIANE KRUGER, VIT TOUJOURS CHEZ SA MÈRE À TRENTE-CINQ ANS, C'EST EN RAISON DE CETTE BLESSURE À LA JAMBE ET AU DOS QUI LA HANDICAPE ET LA REND DÉPENDANTE DES MÉDICAMENTS ET DE LA DROGUE. MAIS VOUS N'EXPLIQUEZ JAMAIS LES CAUSES DE CETTE BLESSURE...

Le film devait se dérouler au présent : rien n'est plus fort que les événements qui surviennent. «Pas de psychologie, surtout pas de psychologie !», disait Luis Buñuel à Catherine quand elle tournait TRISTANA. Avec Thomas Marchand, mon monteur, nous avons décidé d'effacer tout ce qu'il pouvait y avoir parfois d'explicatif dans l'histoire, pour privilégier certaines zones d'ombre. Que le suspense ne se dilue pas...

I VOUS INSTALLEZ DES RAPPORTS TRÈS AMBIGUS ENTRE MÈRE ET FILLE.

J'ai voulu décrire le rapport filial dans ce qu'il a de plus névrotique : une fille qui cherche à se détruire, soignée par une mère qui lui fourre des médicaments dans la bouche pour la calmer... ça peut apparaître aussi excessif qu'inquiétant.

Pourtant, l'amour cimente ces deux femmes... Un amour tel, qu'il les fait basculer dans une certaine folie. « Je ne suis pas aussi forte que toi » dit Julia à Louise... Mais tandis que la mère cherche, d'une certaine manière, à réécrire l'histoire avec un côté presque carnassier, au fil du film, la fille retrouve peu à peu de sa lucidité : elle s'autodétruisait, elle va se reconstruire à travers le drame qui les frappe.

I ELLES PARLENT PEU ENTRE ELLES MAIS CASH. VOUS RENDEZ LEUR INTIMITÉ TRÈS PALPABLE.

Ce sont des rapports vrais. C'était un des défis du film : rendre physiquement et mentalement les liens qui unissent les personnages.

I QU'EST-CE QUI REND SI DÉPENDANTE JULIA À RODOLPHE, SON AMANT (NICOLAS DUVAUCHELLE) ?

Il y a, entre eux, quelque chose d'à la fois passionnel et fusionnel qui passe à travers le sexe et la drogue et les dépasse ; une attirance presque animale, avec un certain fétichisme de la part de Rodolphe. Il aime les cicatrices et le corps meurtri de cette femme. Il l'aime entièrement, il la dévorerait s'il le pouvait. À travers les scènes d'amour, je voulais qu'on comprenne ce qui les lie physiquement et mentalement.

I RODOLPHE PEUT CHANGER D'ÉTAT EN UNE FRACTION DE SECONDE, VOULOIR SE TRANCHER LA GORGE, HURLER OU AVOIR LA DOUCEUR D'UN ENFANT.

Il n'y a que Nicolas Duvauchelle pour réussir des scènes pareilles sans tomber dans l'hystérie ou l'artifice. Nicolas a une sensibilité particulière. Je peux tout lui demander, il est toujours partant. On se comprend sans même avoir besoin de se parler. C'est un acteur très physique, à l'aise avec son corps que ce soit pour des scènes de violence ou d'amour. Du coup, ses gestes sont toujours justes, son intensité n'est jamais trafiquée, il ne truque pas. Il vit pleinement les situations tout en étant très attentif à ses partenaires. Il a notamment beaucoup aidé Nekfeu les premiers jours sur le plateau, se comportant comme un grand frère, lui transmettant un peu de son expérience. Ce qui était parfait par rapport à la relation fraternelle qu'ils ont dans le film.

I DIRIEZ-VOUS QUE C'EST UN DÉLINQUANT ?

Il n'a pas choisi de l'être. Ni lui ni Ben ni leurs copains. C'est un chemin qu'ils ont suivi sans l'avoir vraiment décidé et ils se trouvent embarqués dans une histoire qui les dépasse.

I DÈS LA PREMIÈRE SCÈNE D'AMOUR AVEC JULIA, ON COMPREND QUE LA MÈRE TOLÈRE L'EXISTENCE DE RODOLPHE MAIS QU'ELLE LA DÉSAPPROUVE...

Et lorsque Catherine lui rend visite au café dans cette cité de l'île de Thau où il est réuni avec sa bande, c'est sa réponse frontale qui va entraîner la succession de drames. Son apparence élégante cache l'âme d'un cowboy. Il ne faut pas la chercher. C'est une femme d'action ; elle ne subit pas. Elle veut tout contrôler, même l'incontrôlable. Mais ici, l'incontrôlable, c'est sa fille, ce à quoi elle tient le plus.



CELA AMÈNE DES SITUATIONS INCROYABLES : CETTE SCÈNE, PAR EXEMPLE, OÙ ELLE DÉVORE DU POULET À PLEINES MAINS DANS LE FRIGIDAIRE, APRÈS LA FAMEUSE NUIT OÙ TOUT BASCULE...

... dont j'aimerais si c'est possible qu'on en révèle le moins possible pour laisser le spectateur découvrir pleinement l'histoire, se laisser surprendre... Mais pour revenir à votre question, laver sa voiture, manger du poulet... les scènes les plus tragiques en font naître d'autres ; souvent assez drôles. Le côté terrien de Catherine m'a inspiré.

Jusqu'à l'arrivée de Ben, qui a vu et compris dans quel pétrin la mère et la fille se trouvaient, elle a tout prévu. Ben change la donne parce qu'à ce moment-là, elle sent que sa fille est véritablement en danger. À partir de là, la situation se renverse. La dureté du cowboy laisse place à la vulnérabilité. Et à la peur. Jamais pour elle, mais pour sa fille, et en permanence.

ON LA SENT TOUT DE SUITE INTÉRESSÉE PAR BEN, CE GARÇON QUI LA FAIT CHANTER.

Il est de l'autre côté de la barrière, mais elle n'est pas forcément bien placée pour le juger. Ce garçon qui est censé lui vouloir du mal la touche. Elle a une forme de bienveillance et même d'attraction pour lui.

Ce sont deux personnes en terrain inconnu qui ne se voient d'ailleurs que dans des endroits neutres – des no man's land – comme pour marquer le caractère éphémère de chacun de leur rendez-vous. Assez vite, Ben et elle se découvrent des affinités : ils se reconnaissent. En d'autres circonstances, ils auraient sans doute vécu une relation plus longue et plus profonde. Il y a quelque chose d'expiatoire au début dans la démarche de Louise. Elle pense que l'argent effacera ce que sa fille a fait de mal, lavera sa mauvaise conscience...

I « JE SUIS UN SALE TYPE », LUI DIT BEN. « MOI AUSSI, JE SUIS UN SALE TYPE », LUI RÉPOND LOUISE...

Et ce sont effectivement deux sales types qui se rencontrent : la bourgeoise et ses zones d'ombre, le petit délinquant et son innocence... Mais le personnage le plus solaire des deux n'est pas forcément celui qu'on croit.

I ON RETROUVE BEAUCOUP DES THÈMES QUI TRAVERSAIENT VOS TROIS PRÉCÉDENTS FILMS : LES LIENS FAMILIAUX, LA TRANSMISSION, L'INCOMMUNICABILITÉ APPARENTE ENTRE DES PERSONNES QUI ONT FINALEMENT PLUS DE CHOSSES À ÉCHANGER QU'ON LE PENSE, L'APPARENCE AUSSI.

Ces thèmes pigmentent mon cinéma mais, cette fois, j'ai exaucé d'autres rêves : il y a longtemps que je voulais me frotter au genre, mettre en scène un polar avec disparition, maîtres-chanteurs, flingues, bagarres, suspens...

I ET LA CULPABILITÉ.

Et la culpabilité : elle hante tous les personnages et circule entre eux en permanence.

I C'EST LA PREMIÈRE FOIS QUE VOUS COSIGNEZ UN SCÉNARIO AVEC CÉDRIC ANGER...

J'avais adoré L'HOMME QU'ON AIMAIT TROP, le scénario qu'il avait coécrit avec André Téchiné et LA PROCHAINE FOIS, JE VISERAI LE CŒUR, qu'il a réalisé. Je savais intuitivement qu'il pouvait m'emmener sur des territoires que j'avais envie d'explorer, plus âpres et plus noirs, mais dont je n'avais pas forcément la clé ; une certaine forme de violence aussi qui m'a toujours fasciné. Même si nous ne faisons pas les mêmes films, lui et moi partageons la même conception du cinéma. Notre DVDthèque idéale n'est pas très éloignée. Nous sommes tous les deux des angoissés mais pas de la même manière. Il est rassurant, il n'y a jamais de problème de scénario avec lui : il ne doute jamais qu'il trouvera la solution. Cédric a un peu un rapport d'ogre avec l'écriture : presque trivial, très concret. Il m'a vraiment accompagné tout au long du projet. Notamment au montage où il était d'une précision et d'une honnêteté redoutables.

I VOUS ÉVOQUIEZ LE CINÉMA DES ANNÉES CINQUANTE. PENSIEZ-VOUS À DES ŒUVRES EN PARTICULIER EN ÉCRIVANT ?

Nous avons revu beaucoup de films de Fritz Lang et de Hitchcock, mais aussi beaucoup de Chabrol de la fin des années soixante et des années soixante-dix – LES NOCES ROUGES, LE BOUCHER, JUSTE AVANT LA NUIT ; des films dans lesquels la tension monte sans qu'il y ait besoin de

créer un effet particulier. Pour le personnage de Louise, je pensais aussi beaucoup à Lily, que joue Catherine Deneuve dans **LE LIEU DU CRIME** d'André Téchiné : j'adore ce personnage qui va jusqu'au bout et qui se perd. Je pense souvent à André Téchiné quand j'écris ou quand je tourne un film : à cause de l'urgence qui traverse ses films.

I PARLEZ-NOUS DE DIANE KRUGER...

Il y a des années que je veux travailler avec Diane, sans doute depuis **MON IDOLE**, son premier film où elle était remarquable, et je trouvais qu'il y avait une sorte de filiation entre Catherine et elle – cette blondeur hitchcockienne, l'apparente distance que toutes deux semblent mettre avec l'émotion. Le public connaît mal Diane et a d'elle une image un peu froide, assez iconique fatalement liée à **INGLORIOUS BASTERDS** ou **LES ADIEUX À LA REINE**. Elle est beaucoup plus fragile et sensible que cela. J'aime sa curiosité, son indépendance, sa modestie, son côté artisan, son investissement absolu. Par beaucoup d'aspects, elle m'évoque Romy Schneider que j'aurais rêvé de voir tourner avec Catherine Deneuve. J'ai eu un plaisir fou à la filmer, il y avait vraiment quelque chose qui se passait entre Catherine et elle. Comme dit Catherine : elles ont tout de suite, et sans se connaître avant, été mère et fille. Je sais que Diane et moi retravaillerons ensemble.

I NEKFEU FAIT SES PREMIERS PAS DANS LE FILM.

J'aime mêler des acteurs qui ont de l'expérience avec d'autres qui n'en ont pas. Cela amène de la fraîcheur, de l'inattendu. C'est stimulant pour tout le monde : les premiers sont obligés de réagir différemment.

I QU'EST-CE QUI VOUS A CONDUIT VERS LUI ?

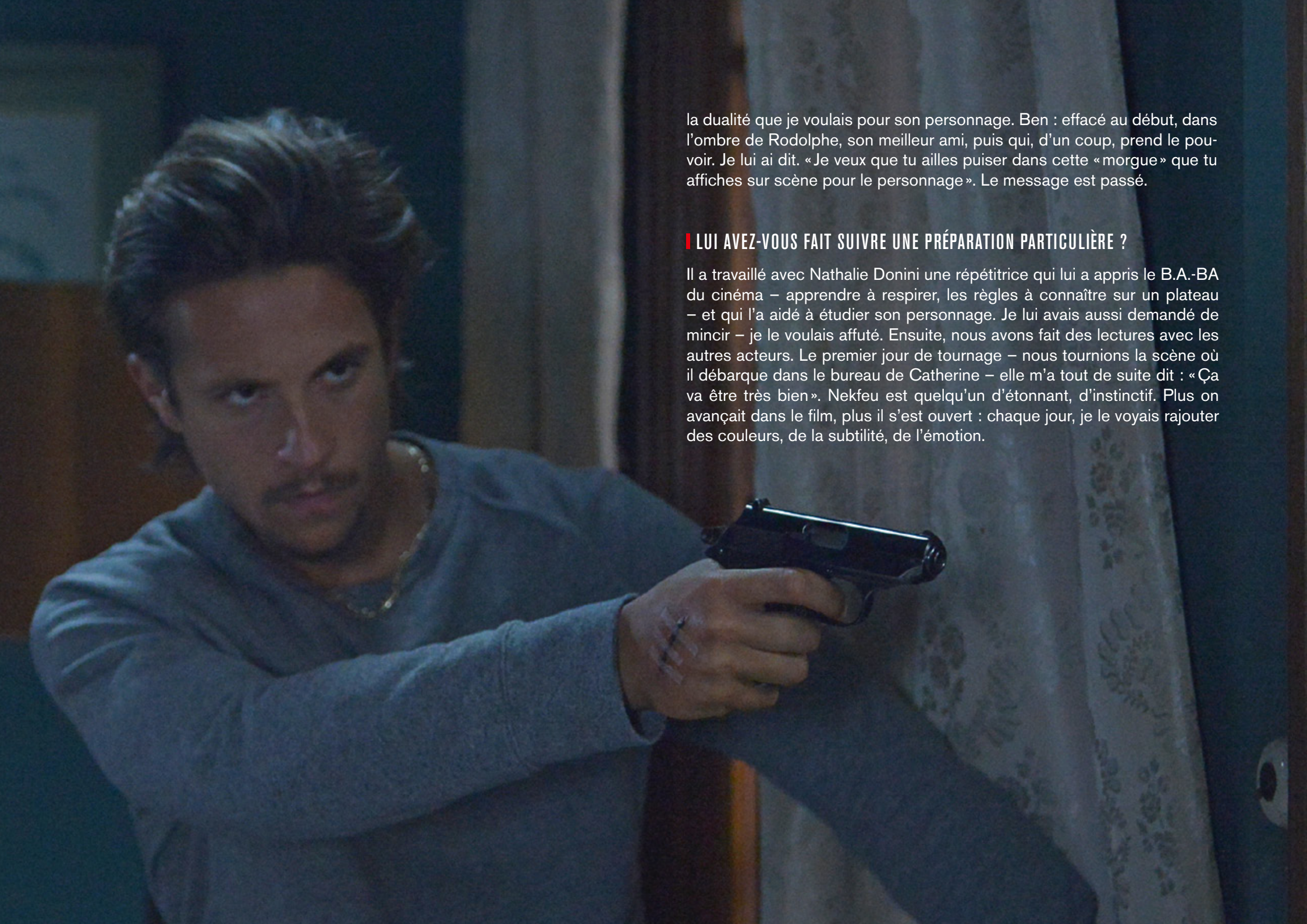
Une couverture des Inrocks dans lequel il faisait un entretien croisé avec Virginie Despentes. J'avais entendu sa musique mais je ne le connaissais pas physiquement : j'ai trouvé son visage intéressant et ce qu'il disait aussi. Nous avons pris un café ensemble : il recevait souvent des propositions mais, a priori, le cinéma n'était pas sa priorité. Il a quand même accepté de lire mon projet. Trois jours après, il m'envoyait un long texto : il avait absolument envie d'être Ben.

I AVEZ-VOUS FAIT DES ESSAIS AVANT DE PRENDRE VOTRE DÉCISION ?

C'était un préalable entre nous : il voulait s'assurer qu'il ne serait pas ridicule : je n'en avais pas non plus envie – ni pour lui ni pour mon film. J'ai tout de suite vu que la caméra l'aimait et le potentiel qu'il avait en lui. D'une prise à l'autre, j'ai pu mesurer à quelle vitesse, il s'améliorait. Ce n'était pas parfait mais je voyais ce que nous pouvions faire ensemble. Il est à l'écoute ce qui est essentiel.

I COMMENT AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ ?

J'ai besoin de bien connaître les acteurs avec lesquels je collabore, de tisser un lien avec eux. Nous nous sommes donc beaucoup vus. Pas forcément pour discuter du film sans arrêt, mais pour tester nos sensibilités. Parler de la vie. Et, surtout, je suis allé le voir en concert. Alors que j'avais jusque-là le sentiment d'avoir affaire à quelqu'un de très discret, presque en retrait, j'ai découvert une autre personne. C'était lui mais c'était aussi quelqu'un d'autre. Sur scène, Ken occupe l'espace avec beaucoup d'assurance, voire une certaine arrogance. J'étais scotché. C'était exactement



la dualité que je voulais pour son personnage. Ben : effacé au début, dans l'ombre de Rodolphe, son meilleur ami, puis qui, d'un coup, prend le pouvoir. Je lui ai dit. « Je veux que tu ailles puiser dans cette «morgue» que tu affiches sur scène pour le personnage ». Le message est passé.

■ LUI AVEZ-VOUS FAIT SUIVRE UNE PRÉPARATION PARTICULIÈRE ?

Il a travaillé avec Nathalie Donini une répétitrice qui lui a appris le B.A.-BA du cinéma – apprendre à respirer, les règles à connaître sur un plateau – et qui l'a aidé à étudier son personnage. Je lui avais aussi demandé de mincir – je le voulais affuté. Ensuite, nous avons fait des lectures avec les autres acteurs. Le premier jour de tournage – nous tournions la scène où il débarque dans le bureau de Catherine – elle m'a tout de suite dit : « Ça va être très bien ». Nekfeu est quelqu'un d'étonnant, d'instinctif. Plus on avançait dans le film, plus il s'est ouvert : chaque jour, je le voyais rajouter des couleurs, de la subtilité, de l'émotion.

I AVIEZ-VOUS ÉVOQUÉ DES RÉFÉRENCES CINÉMATOGRAPHIQUES AVEC LUI ?

Je lui avais parlé de River Phoenix dans À BOUT DE COURSE, de Sidney Lumet. Mais c'est une référence qui me vient spontanément dès que je travaille avec un jeune acteur.

I TOUT NOUS SÉPARE SE DÉROULE ENTRE SÈTE ET PERPIGNAN. POURQUOI AVOIR CHOISI CETTE RÉGION ?

La nature avait un rôle primordial à jouer dans cette histoire : je savais qu'il y aurait des marécages avec une maison très retirée. En écrivant, j'ai beaucoup pensé à des films qui se déroulent dans le Bayou en Louisiane, des paysages à la fois magnifiques et hostiles... Et je voulais tourner en été pour donner à l'histoire son atmosphère un peu moite. J'ai eu la chance de tourner sur l'île de Thau, un endroit très cinégénique, avec ses docks, ses marais entourés d'eau et, derrière le calme de cette cité, la violence des parkings souterrains et des greniers qui s'ouvrent sur des toits avec le ciel et l'eau pour seuls horizons.

I LA MAISON EST PRESQUE UN PERSONNAGE À PART ENTIÈRE DANS LE FILM...

Quand nous écrivions, Cédric et moi, c'était la maison dont nous rêvions sans être sûrs de la trouver. C'est une maison incroyable, complètement différente de celles qu'on trouve dans la région, construite par un architecte danois au dix-neuvième siècle. Claude Simon dans «Le tramway» raconte qu'il venait y jouer au tennis.

I LA VIOLENCE EST ASSEZ VITE PALPABLE DANS LE FILM... DÈS LE DÉBUT, ON ASSISTE À UN COMBAT DE CHIENS...

On ne peut pas représenter la violence en 2017 comme on la représentait dans les années cinquante. Il était important de l'installer dès les premières images ; de rentrer dans l'univers de cette bande pour qui la violence n'est plus un recours mais un mode d'expression. La montrer d'emblée permettait de faire sentir le danger qui court tout au long de la deuxième partie sans être obligé d'y revenir en permanence. Et contribuait à mieux évaluer la nature des relations qui se nouent entre les personnages, et notamment entre Catherine Deneuve et Nekfeu.

I POURQUOI UN COMBAT DE CHIENS ?

C'est interdit en France, cela se pratique en catimini dans des hangars perdus, et cette part de clandestinité me séduisait. Cela m'intéressait que, derrière leur aspect lisse, ces garçons côtoient la brutalité et la mort de près sans s'en étonner. Le contraste est d'autant plus frappant avec la scène de baignade qui suit, comme si, soudain, ils retrouvaient leur innocence, leur part d'enfance, en piquant une tête. Leur humanité, leur fragilité sont là, intactes.

I VOUS N'AVIEZ ENCORE JAMAIS TOURNÉ CE GENRE DE SCÈNES...

Elles n'étaient pas gratuites, elles avaient, au contraire, une fonction essentielle dans l'histoire mais je les appréhendais. Je les ai travaillées très en amont : j'ai regardé des vidéos de combats pour savoir jusqu'où aller et énormément tâtonné. Qu'est-ce qu'on montre ? Qu'est-ce qu'on ne montre pas ? J'ai choisi de beaucoup privilégier le hors champ et le son pour créer la tension.

I C'EST LA DEUXIÈME FOIS QUE VOUS TRAVAILLEZ AVEC LE CHEF OPÉRATEUR JULIEN HIRSCH...

La cinquième, en fait, puisqu'il a également éclairé mes trois pièces de théâtre. J'aime sa lumière, ses cadres toujours en mouvement, son inventivité, sa subtilité, j'ai une confiance illimitée en lui. On se connaît bien maintenant. Lui et moi pouvons parfois ne pas être d'accord mais je sais que nos discussions vont toujours dans le sens du film. J'ai, avec Julien, une relation semblable à celle que j'ai nouée avec Cédric Anger : d'une certaine manière, il me pousse à me dépasser. On cherche ensemble, on regarde beaucoup de films – en l'occurrence beaucoup de films de James Gray pour les couleurs, les atmosphères...

I PARLONS DE LA LUMIÈRE : ON POURRAIT PRESQUE DIRE QUE TOUT NOUS SÉPARE EST UN FILM NOIR SOLAIRE.

Pour les scènes de jour, je voulais une lumière presque blanche, aveugle, qui contraste avec l'obscurité chaude et sensuelle des nuits. Avec Julien, ces contrastes étaient une obsession. J'ai du mal à parler de la mise en scène en terme théorique. J'ai l'impression de chercher à épouser au mieux les situations. Même si nous travaillons le découpage en amont, j'ai besoin de voir les acteurs évoluer dans le décor, d'écouter leur instinct, avant de savoir exactement où placer la caméra. Là, il fallait, en permanence, que le film soit sous tension. Que le danger soit toujours là, qu'on ait peur même dans les scènes les plus sentimentales, surtout dans ces scènes-là...

I TOUT NOUS SÉPARE ÉVOQUE UNE RONDE, COMME SI ÊTRES ET OBJETS ÉTAIENT INEXTRICABLEMENT IMBRIQUÉS.

C'était un enjeu fort du film : associer sans cesse les protagonistes à

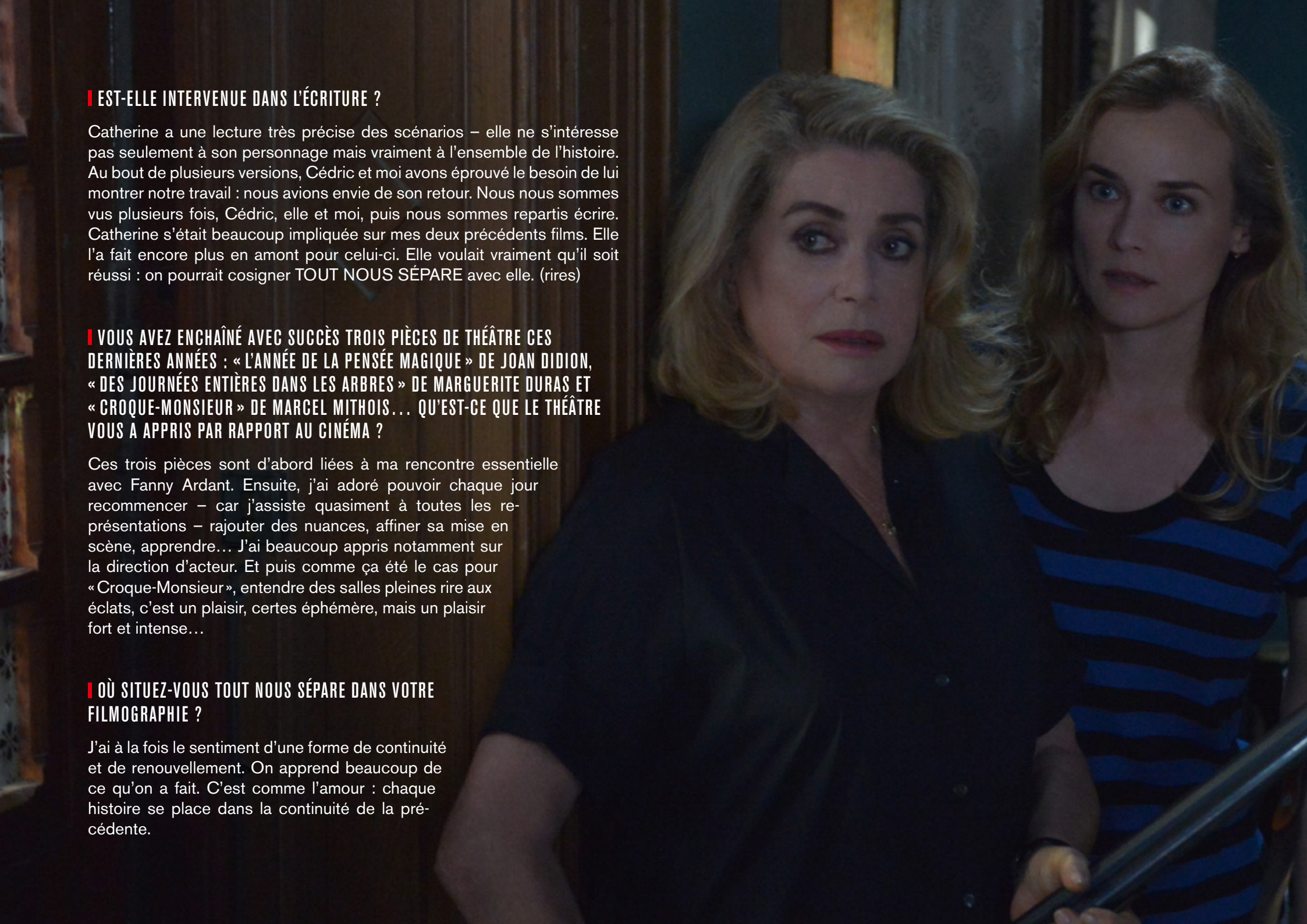
travers l'argent et la violence qui circulent ; les confronter au chaos et les réunir pour l'affronter.

I VOUS FAITES ÉGALEMENT APPEL POUR LA DEUXIÈME FOIS À GUSTAVO SANTAOLALLA, LE COMPOSITEUR ATTITRÉ D'INÁRRITU, QUI A GAGNÉ DEUX OSCARS (BABEL ET LE SECRET DE BROKEBACK MOUNTAIN)...

Bien que vivant à Los Angeles Gustavo est argentin, il amène un son qui vient d'ailleurs. Il compose peu pour le cinéma et c'est ce qui rend sa musique précieuse. Il ne travaille que sur les projets auxquels il tient vraiment. Et vu son implication absolue et sans concession, je le comprends. Lorsqu'il a écrit la musique des YEUX DE SA MÈRE c'était la première fois qu'il travaillait en Europe. «Je n'aurais jamais pensé avoir le privilège d'écrire un jour une musique pour un film avec Catherine Deneuve», m'a-t-il dit. J'ai la chance qu'il adhère totalement à mon univers : il aime les personnages qui naviguent en eaux troubles, que rien ne soit tout à fait noir ou tout à fait blanc.

I C'EST LE TROISIÈME FILM QUE VOUS TOURNEZ AVEC CATHERINE DENEUVE...

Elle est une source permanente d'inspiration pour moi. Cela fait dix ans que nous travaillons ensemble et notre collaboration ne s'arrête pas uniquement aux longs métrages que nous avons tournés. Nous voyons beaucoup de films ensemble, nous échangeons nos découvertes – beaucoup de séries, des livres. Nous parlons tout le temps. J'ai très confiance en son jugement. En son appréciation. Et en sa bienveillance qui ne s'encombre jamais de complaisance. Je comprends si bien André Téchiné qui depuis trente ans la retrouve régulièrement.



| EST-ELLE INTERVENUE DANS L'ÉCRITURE ?

Catherine a une lecture très précise des scénarios – elle ne s'intéresse pas seulement à son personnage mais vraiment à l'ensemble de l'histoire. Au bout de plusieurs versions, Cédric et moi avons éprouvé le besoin de lui montrer notre travail : nous avions envie de son retour. Nous nous sommes vus plusieurs fois, Cédric, elle et moi, puis nous sommes repartis écrire. Catherine s'était beaucoup impliquée sur mes deux précédents films. Elle l'a fait encore plus en amont pour celui-ci. Elle voulait vraiment qu'il soit réussi : on pourrait cosigner TOUT NOUS SÉPARE avec elle. (rires)

| VOUS AVEZ ENCHAÎNÉ AVEC SUCCÈS TROIS PIÈCES DE THÉÂTRE CES DERNIÈRES ANNÉES : « L'ANNÉE DE LA PENSÉE MAGIQUE » DE JOAN DIDION, « DES JOURNÉES ENTIÈRES DANS LES ARBRES » DE MARGUERITE DURAS ET « CROQUE-MONSIEUR » DE MARCEL MITHOIS... QU'EST-CE QUE LE THÉÂTRE VOUS A APPRIS PAR RAPPORT AU CINÉMA ?

Ces trois pièces sont d'abord liées à ma rencontre essentielle avec Fanny Ardant. Ensuite, j'ai adoré pouvoir chaque jour recommencer – car j'assiste quasiment à toutes les représentations – rajouter des nuances, affiner sa mise en scène, apprendre... J'ai beaucoup appris notamment sur la direction d'acteur. Et puis comme ça été le cas pour « Croque-Monsieur », entendre des salles pleines rire aux éclats, c'est un plaisir, certes éphémère, mais un plaisir fort et intense...

| OÙ SITUEZ-VOUS TOUT NOUS SÉPARE DANS VOTRE FILMOGRAPHIE ?

J'ai à la fois le sentiment d'une forme de continuité et de renouvellement. On apprend beaucoup de ce qu'on a fait. C'est comme l'amour : chaque histoire se place dans la continuité de la précédente.

A photograph of Catherine Deneuve standing by a river at dusk. She is leaning against the open trunk of a red car, which has a French license plate that reads "DJ-452". She is wearing a dark trench coat over a light-colored dress and brown loafers. Her hair is blonde and blowing in the wind. In the background, there is a large metal bridge structure and some industrial buildings under a sunset sky.

ENTRETIEN CATHERINE DENEUVE

VOUS SAVIEZ QUE THIERRY KLIFA ÉCRIVAIT POUR VOUS ?

Il me l'avait dit, donc, j'ai plus ou moins suivi l'écriture du scénario. J'étais curieuse de lire. C'est toujours le scénario fini qui m'intéresse.

I QU'EST-CE QUI VOUS A SÉDUIT LORSQUE VOUS L'AVEZ EU EN MAINS ?

Sa noirceur, proche des polars des années cinquante que nous aimons Thierry et moi – je savais que Thierry souhaitait aller dans cette direction mais la présence de Cédric Anger à l'écriture a certainement contribué à rendre l'intrigue encore plus sombre. Et mon personnage, évidemment : une femme à la fois forte et protectrice, soudain piégée par une situation inattendue qui va souder quelque chose qui la dépasse entre elle et sa fille. J'ai toujours été intéressée par les relations entre mères et filles : celles qui lient mon personnage à celui de Diane Kruger sont très différentes de ce que l'on peut attendre de femmes de leurs âges. On ne peut pas dire que leurs rapports soient conventionnels !

I COMMENT LES ANALYSEZ-VOUS ?

À l'âge qu'a Julia, ces deux femmes ne devraient plus vivre ensemble, mais Julia est fragile et Louise sait qu'elle ne peut pas la laisser seule : ce sont des relations aimantes mais conflictuelles.

I EN VIVANT SOUS LE MÊME TOIT, LOUISE, VOTRE PERSONNAGE, EST INDIRECTEMENT CONFRONTÉE AU MILIEU FRÉQUENTÉ PAR SA FILLE : CE RODOLPHE DONT JULIA EST LA MAÎTRESSE OU CET HOMME (VIRGILE BRAMLY) RAMASSÉ DANS UN BAR...

Des voyous et des drogués dont Julia a besoin pour se réapprovisionner en médicaments. Louise sait qu'il arrive à sa fille de les emmener chez elle, cela ne la surprend pas. Lorsqu'elle chasse l'homme du bar, on se dit que ce n'est pas la première fois qu'une telle chose se produit.

I JUSQU'AU MOMENT OÙ TOUT BASCULE. LÀ, ELLE FAIT PREUVE D'UN EXTRAORDINAIRE SANG FROID : NETTOYER, LAVER, JETER LES OBJETS SUSPECTS...

Elle est comme ces femmes brutalement confrontées à une situation dramatique qui se retrouvent à faire des choses dont elles ne se seraient pas imaginées capables. Elle n'a pas le choix. La situation qu'elle affronte est grave : elle est même extrême ! Tous ces gestes qu'elle effectue avec le calme apparent qui la caractérise lui sont dictés par l'instinct. Elle ne les accomplit pas par plaisir ! Il lui faut sauver sa fille.

I ELLE MONTRE TOUT DE MÊME UNE CERTAINE SANTÉ, SE SERT UN WHISKY, DÉVORE UN POULET...

La santé n'a rien à voir. Face à un tel ouragan, on n'est pas forcé de rester abattu sur son canapé à penser à ce qui vient d'arriver. Louise a une réaction vivante, primaire. Quelque chose en elle reprend le dessus même si elle sait que plus rien ne sera jamais pareil. Il y a beaucoup de violence dans le réflexe qu'elle a d'ouvrir le frigidaire et de saisir ce morceau de poulet qu'elle mange à pleines mains.

I PASSÉ LE PREMIER ACCIDENT TRAGIQUE, SA DEUXIÈME RÉACTION EST DE NE PAS CÉDER AU MAÎTRE CHANTEUR QUI A COMPRIS LES AGISSEMENTS DE LA MÈRE ET DE LA FILLE...

Louise a eu une vie mouvementée, plusieurs vies même ; elle pensait aborder une phase plus calme de son existence. D'un seul coup, la situation l'oblige à reprendre les rênes. Elle fait face, c'est son caractère. Elle imagine très bien comment les événements pourraient s'enchaîner si elle cédaient et n'a aucune envie de retomber dans la précarité à son âge.



I DU DÉBUT À LA FIN, ELLE FAIT FRONT.

Les gens qui l'entourent sont immatures : sa fille, les garçons qu'elle rencontre accidentellement à travers elle... Aucun n'est vraiment construit. Elle, au contraire, représente l'autorité, la maturité, l'expérience. Ce n'est pas une femme aussi rangée qu'on pourrait le penser. Face à ce qu'elle doit affronter, elle retrouve des réflexes et des comportements qui correspondent sans doute à sa nature profonde.

I VOUS N'AVIEZ JAMAIS TOURNÉ AVEC DIANE KRUGER.

C'est une belle rencontre. Elle a été ma fille tout de suite. J'aime la force qu'elle dégage derrière une apparence un peu romantique et j'ai beaucoup d'admiration pour les acteurs qui jouent dans une autre langue que la leur, je trouve cela presque impossible.

I PARLEZ-NOUS DE NEKFEU, QUI JOUE LE RÔLE DU MAÎTRE CHANTEUR.

Je ne le connaissais que de nom mais j'avais vu les essais que Thierry Klifa avait tournés avec lui et je savais qu'il serait bien. Dès la première scène que nous avons tournée ensemble, une scène très difficile où il vient me menacer dans mon bureau, je l'ai trouvé formidable. Il avait beaucoup d'aplomb. Son aisance m'a impressionnée. Son aisance et sa présence.

I IL Y A UNE ESPÈCE D'INTIMITÉ IMMÉDIATE QUI SE CRÉE ENTRE VOS DEUX PERSONNAGES, UN PEU COMME S'ILS SE RECONNAISSAIENT...

Dans un premier temps et sans doute pour surmonter sa colère, Louise essaie de comprendre ce qui anime ce garçon des cités : pourquoi Ben la fait-il chanter ? Comment ? Elle saisit vite qu'il est lui-même pris dans un engrenage. Elle sent qu'elle et lui, aussi éloignés soient-ils socialement, ont des points communs. Ils sont capables d'excès incroyables.

I LORSQU'ILS SE RETROUVENT SOUS UN PONT POUR UN PREMIER ÉCHANGE, ON MESURE ASSEZ VITE L'ESPÈCE D'ATTIRANCE QU'ILS ÉPROUVENT L'UN POUR L'AUTRE.

La situation qu'ils traversent joue pour beaucoup dans ce trouble. Ni l'un ni l'autre ne s'attendent en réalité à la personne qu'ils découvrent en face, tellement différente de l'image qu'ils lui prêtaient. Et puis Ben est un homme jeune, touchant ; elle-même est assez peu conventionnelle. Le courant passe, qui se mélange chez Louise avec un sentiment un peu maternel.

I DANS TOUT NOUS SÉPARE, VOUS RETROUVEZ ÉGALEMENT NICOLAS DUVAUCHELLE AVEC QUI VOUS AVEZ TOURNÉ LES YEUX DE SA MÈRE.

J'ai eu beaucoup de plaisir à retravailler avec lui, même si, malheureusement, nous avons peu de scènes ensemble. J'aime le charme qu'il dégage, son côté écorché et abrupt et cette espèce de force, presque animale, qu'il a dans la retenue. Il peut être inquiétant, il peut être très doux ; on sent qu'à tout moment, il peut perdre le contrôle.

I COMMENT AVEZ-VOUS PRÉPARÉ VOTRE PERSONNAGE ?

Durant les lectures d'abord. Beaucoup de choses se dessinent ensuite au moment des essayages. D'un seul coup, on est plus concentré, plus attentif, plus présent au projet.

I LOUISE A UNE APPARENCE BOURGEOISE.

Ce qu'elle n'est pas du tout – elle ne vient d'ailleurs pas de ce milieu-là. Elle donne l'impression d'être dans sa situation professionnelle.

I ON RETROUVE CE DÉCALAGE DANS VOTRE JEU. VOUS Y INTRODUISEZ SOUVENT UNE POINTE D'HUMOUR, UNE SORTE DE DISTANCE Y COMPRIS DANS LES SITUATIONS LES PLUS DRAMATIQUES.

Peut-être. Cela fait partie de ma nature, de mon envie de toujours rendre les choses moins évidentes. Je n'aime pas rester sur une ligne droite.



Y-A-T-IL EU, DANS LE FILM, DES SCÈNES QUE VOUS APPRÉHENDIEZ ?

Une seule. Celle où Louise doit affronter la bande à laquelle Ben doit de l'argent avec une carabine devant la maison. Je savais qu'elle était importante pour Thierry – il m'en avait parlé très tôt. J'avais peur qu'elle ne paraisse pas crédible dans un film qui n'est quand même pas un film de gangsters.

QU'EST-CE QUI VOUS GÊNAIT ? TENIR UNE CARABINE ?

Ce n'est pas ça, j'en ai déjà tenu, mais il me semblait que, tout à coup, le film prenait une tournure très inattendue et presque irréelle. Comment la scène allait-elle être filmée ? Comment fonctionnerait-elle ? Je comptais beaucoup sur la lumière de Julien Hirsch pour rendre la scène forte et inquiétante.

C'EST UN CHEF OPÉRATEUR AVEC LEQUEL VOUS AVEZ TRÈS SOUVENT TOURNÉ...

Oui, notamment sur les films d'André Téchiné et sur *LES YEUX DE SA MÈRE*, le précédent film de Thierry. J'aime énormément travailler avec lui. Julien a une grande sensibilité, un mélange de force et de douceur qui rend sa présence rassurante sur un plateau : on n'a pas peur de se lancer, y compris pour des scènes difficiles, on n'est jamais sans filet avec lui.

I QUE DIRIEZ-VOUS QU'IL APPORTE AU CINÉMA DE THIERRY KLIFA ?

Une certaine confiance, de la vitalité, de la liberté. Thierry et lui se connaissent bien maintenant. Ils ont une passion commune pour la mise en scène et travaillent beaucoup en amont sur le découpage du film. Julien et Thierry se parlent beaucoup, avant et pendant le tournage, ils sont très proches. C'est rassurant pour un réalisateur.

I CONCRÈTEMENT, COMMENT TRAVAILLE-T-ON AVEC THIERRY KLIFA ?

On parle beaucoup du scénario, en amont. Une fois sur le plateau, c'est quelqu'un de très agréable pour les acteurs – très amical, très doux, très accessible et très concentré en même temps. Il sait ce qu'il veut. Il attendra jusqu'à ce qu'il l'obtienne. Il est tout à fait constant dans son désir d'obtenir ce qu'il a imaginé de la scène et de ses acteurs.

I RÉPÉTEZ-VOUS BEAUCOUP ?

Oui. Mais, maintenant qu'on tourne en numérique, il y a toujours un moment où on se dit qu'on va filmer la dernière répétition. C'est parfois la bonne prise.

I C'EST VOTRE TROISIÈME COLLABORATION AVEC LUI...

Même si le scénario reste et restera toujours la chose essentielle pour moi, c'est agréable de travailler avec des gens que l'on connaît et qui vous connaissent. On se comprend plus vite.

I VOUS AVEZ VU SON CINÉMA ÉVOLUER...

Et progresser. Thierry a beaucoup gagné en liberté.

I DIANE KRUGER RACONTE QUE VOUS ÉTIEZ TRÈS PRÉSENTE SUR LE PLATEAU, MÊME LORSQUE VOUS NE TOURNIEZ PAS.

Cela m'est arrivé d'y venir, c'est vrai : j'ai des rapports amicaux avec beaucoup des membres de l'équipe. Lorsqu'on tourne en extérieurs, comme c'était le cas, le tournage prend toujours le dessus.

I VOUS CONNAISSEZ BIEN THIERRY KLIFA. AVEZ-VOUS SUIVI LE MONTAGE ?

Surtout pas ! Je n'ai vu le film que lorsque Thierry l'a décidé. Comme nous sommes effectivement proches, il me l'a montré avant qu'il soit définitivement terminé, à un stade où des changements sont encore éventuellement possibles. Je n'ai fait aucune remarque.

**ENTRETIEN
DIANE KRUGER**

**QUELLE A ÉTÉ VOTRE RÉACTION EN DÉCOUVRANT
LE SCÉNARIO DU FILM ?**

Le ton était très différent de celui des précédents longs métrages de Thierry Klifa, j'ai aimé la violence qui s'en dégageait tout en retrouvant l'univers qui lui était familier. L'alchimie fonctionnait à fond. Le côté un peu cassé de Julia, mon personnage, si loin des rôles qu'on me propose habituellement, m'a emballée.

I C'EST LA PREMIÈRE FOIS QUE VOUS JOUEZ AUX CÔTÉS DE CATHERINE DENEUVE...

Et c'était un motif supplémentaire de m'engager sur ce projet. Il y a très longtemps que je rêve de travailler avec cette immense actrice. Jouer sa fille, en plus ! J'ai adoré puiser dans cet amour toujours un peu bizarre qui lie une fille à sa mère.

I JULIA EST TRÈS DÉPENDANTE DE CETTE MÈRE AVEC LAQUELLE ELLE VIT.

Elle m'évoque un peu Christina Crawford dans MOMMIE DEAREST (MAMAN TRÈS CHÈRE) de Frank Perry. L'accident dont elle a été victime lui a laissé de lourdes séquelles, elle n'est plus en mesure de mener sa vie d'avant et se retrouve obligée de vivre sous le même toit que sa mère sans plus trop savoir elle-même où elle en est. Cette proximité un peu forcée, un peu trouble, presque perverse, entre les deux femmes me plaisait beaucoup.

I ON NE SAIT PRATIQUEMENT RIEN DE CE QUI EST ARRIVÉ À JULIA...

On devine que Louise, la mère, y a sans doute une part de responsabilité qui contribue à compliquer encore leurs liens. C'est suffisant.

I LA MÈRE, AGIT. JULIA, ELLE, EST PLUTÔT QUELQU'UN QUI SUBIT.

Je n'ai eu aucune peine à m'identifier à elle : je connais ces moments où l'on a presque la sensation de planer après un événement traumatisant. On se sent perdu, sans aucun repère et il était intéressant que Julia noue, pile à cette période, la relation qu'elle a avec son amant, Rodolphe. Elle et lui

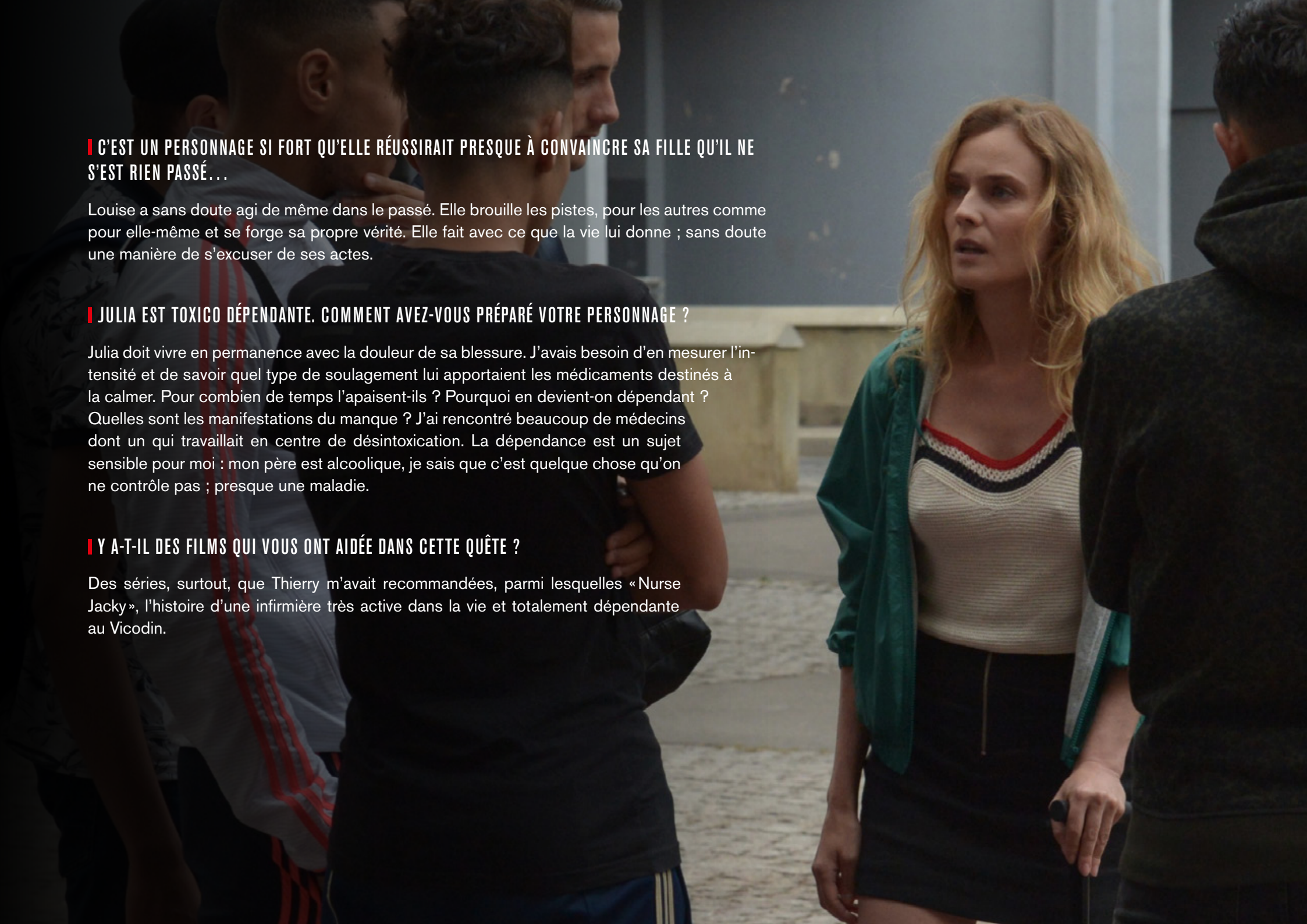
n'ont apparemment rien en commun. Mais elle a besoin de vivre cette passion pour pouvoir repartir vers autre chose. À l'instant où le film démarre, il est l'homme qu'il lui faut.

I ELLE EST DÉPENDANTE DE LA DROGUE QU'IL LUI VEND, IL L'EST DE SON ARGENT, ET TOUS DEUX SONT SEXUELLEMENT DÉPENDANTS L'UN DE L'AUTRE.

Je n'avais jamais joué avec Nicolas Duvauchelle et j'appréhendais certaines scènes avec lui, notamment celles qui se déroulent dans la chambre. J'ai été impressionnée par les nuances qu'il apporte au personnage de Rodolphe, la subtilité et la force de son jeu. Je craignais que nous tombions dans le cliché : il nous a entraînés au contraire vers beaucoup d'humanité et cela rend son personnage encore plus complexe. Il y a de l'amour entre Julia et lui.

I LA MÈRE N'APPROUVE PAS LA PRÉSENCE DE RODOLPHE CHEZ ELLE MAIS LA TOLÈRE... ELLE NE S'ÉMEUT PAS DES FRASQUES NOCTURNES DE SA FILLE...

Et l'on pourrait presque croire qu'elles sont copines alors qu'elles ne le sont pas. Louise traite parfois Julia comme si elle avait seize ans. Elle peut se montrer dure : c'est terrible de la voir forcer sa fille à prendre des médicaments alors qu'elle sait qu'il faudrait la sevrer ! Il y a autant de perversité que d'amour chez cette femme ! En prenant ainsi en main la vie de mon personnage, elle accentue encore un peu plus sa dépendance : à trente-cinq ans, Julia ne peut rien faire sans elle. Les rapports sont brouillés : je n' imagine pas ma propre mère allant voir mon petit copain pour lui demander de me laisser tranquille.



■ C'EST UN PERSONNAGE SI FORT QU'ELLE RÉUSSIRAIT PRESQUE À CONVAINCRE SA FILLE QU'IL NE S'EST RIEN PASSÉ...

Louise a sans doute agi de même dans le passé. Elle brouille les pistes, pour les autres comme pour elle-même et se forge sa propre vérité. Elle fait avec ce que la vie lui donne ; sans doute une manière de s'excuser de ses actes.

■ JULIA EST TOXICO DÉPENDANTE. COMMENT AVEZ-VOUS PRÉPARÉ VOTRE PERSONNAGE ?

Julia doit vivre en permanence avec la douleur de sa blessure. J'avais besoin d'en mesurer l'intensité et de savoir quel type de soulagement lui apportaient les médicaments destinés à la calmer. Pour combien de temps l'apaisent-ils ? Pourquoi en devient-on dépendant ? Quelles sont les manifestations du manque ? J'ai rencontré beaucoup de médecins dont un qui travaillait en centre de désintoxication. La dépendance est un sujet sensible pour moi : mon père est alcoolique, je sais que c'est quelque chose qu'on ne contrôle pas ; presque une maladie.

■ Y A-T-IL DES FILMS QUI VOUS ONT AIDÉE DANS CETTE QUÊTE ?

Des séries, surtout, que Thierry m'avait recommandées, parmi lesquelles « Nurse Jacky », l'histoire d'une infirmière très active dans la vie et totalement dépendante au Vicodin.

I À L'ÂGE DE SEIZE ANS, VOUS AVEZ ÉTÉ VICTIME D'UNE BLESSURE AU GENOU QUI A MIS UN TERME À VOS ÉTUDES DE DANSE À LA ROYAL BALLET SCHOOL DE LONDRES. AVEZ-VOUS PUISÉ DANS CE SOUVENIR ?

Sans être handicapée au point de Julia, j'ai connu la frustration que déclenche ce type d'accident. C'est comme tomber dans un trou noir dont on pense ne plus jamais pouvoir sortir. Comme souvent, c'est finalement l'événement terrible qui se passe dans le film qui va amener Julia à reprendre contact avec la réalité. Jusque-là, elle ne décide rien, elle ne fait que réagir.

I LA CLAUDICATION DU PERSONNAGE ÉTAIT-ELLE UNE DIFFICULTÉ POUR VOUS ?

J'ai dû m'entraîner pour la trouver, adopter la bonne raideur sans en faire trop. C'étaient des nuances à découvrir mais qui m'ont beaucoup aidée. Ce handicap, c'est presque la moitié du personnage : il influence tout ce que je fais – la manière dont je monte un escalier, dont je me déshabille... À cause de cette contrainte, certaines scènes fonctionnaient presque d'elles-mêmes.

I PARLEZ-NOUS DE VOTRE TRAVAIL AVEC THIERRY KLIFA ?

Nous avons eu beaucoup de lectures en amont avec Cédric Anger, Thierry, Catherine et moi. Au début, je trouvais mon personnage un peu trop enfantin dans son comportement et Cédric et Thierry l'ont un peu adapté. Nous avons ensuite travaillé à trois, Catherine, Thierry et moi. Thierry est quelqu'un de très à l'écoute ; avec lui, les choses évoluent sans cesse, y compris au moment du tournage. Mais ce n'est possible que grâce au

travail impressionnant qu'il a effectué avant avec Julien Hirsch, son chef opérateur.

I QUEL GENRE DE DIRECTEUR D'ACTEUR EST-IL ?

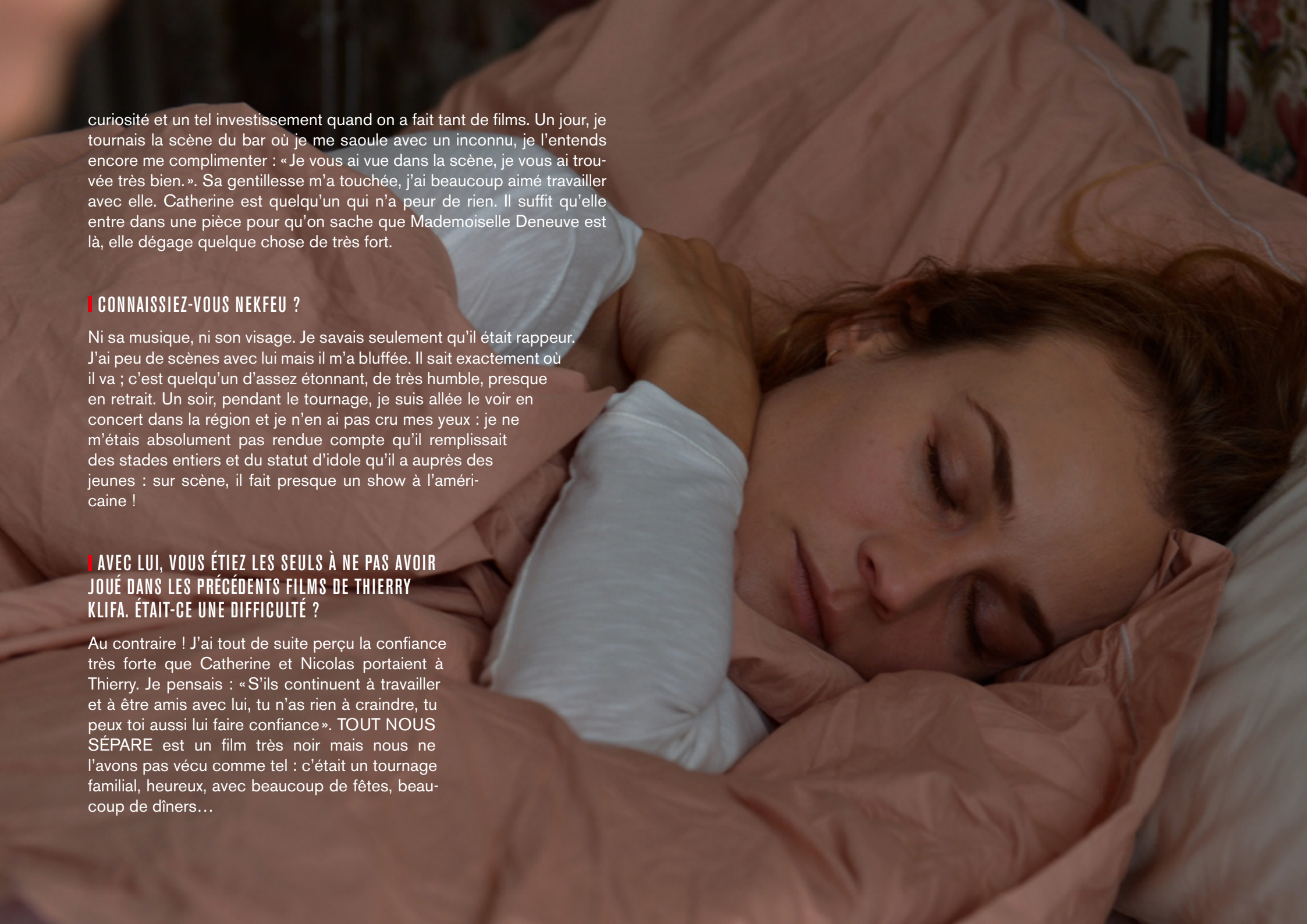
C'est un vrai metteur en scène, à la fois extraordinairement précis et ouvert. Il a un immense respect pour les acteurs et, surtout, il a une vraie passion pour ses actrices. Et puis c'est une véritable encyclopédie du cinéma : il a tout vu et j'adore ça. C'est formidable de travailler avec un réalisateur qui a plein de références pour vous guider. C'est un énorme plus.

I QUEL EFFET CELA FAIT-IL DE SE RETROUVER SUR UN PLATEAU FACE À CATHERINE DENEUVE ?

Avant TOUT NOUS SÉPARE, nous avons failli tourner plusieurs fois ensemble sans qu'aucun de ces projets n'aboutisse. J'étais d'autant plus impatiente de découvrir quelle femme et quelle partenaire elle est. La femme d'abord : chaleureuse, disponible, à l'opposé de l'image sophistiquée et glacée qu'on croit connaître. La partenaire ensuite : concentrée, exigeante, très disponible : je me suis tout de suite sentie en sécurité en face d'elle.

I C'EST-À-DIRE ?

Sur un plateau, Catherine impose une certaine rigueur. Elle a beaucoup d'intuition quand une scène ne fonctionne pas ; dans ce cas, la relation quasi fusionnelle qu'elle a avec Thierry sert beaucoup le film. Elle est presque tous les jours sur le plateau, voit tous les rushes, y compris ceux des scènes où elle ne figure pas. C'est étonnant de manifester une telle



curiosité et un tel investissement quand on a fait tant de films. Un jour, je tournais la scène du bar où je me saoule avec un inconnu, je l'entends encore me complimenter : « Je vous ai vue dans la scène, je vous ai trouvée très bien. ». Sa gentillesse m'a touchée, j'ai beaucoup aimé travailler avec elle. Catherine est quelqu'un qui n'a peur de rien. Il suffit qu'elle entre dans une pièce pour qu'on sache que Mademoiselle Deneuve est là, elle dégage quelque chose de très fort.

I CONNAISSIEZ-VOUS NEKFEU ?

Ni sa musique, ni son visage. Je savais seulement qu'il était rappeur. J'ai peu de scènes avec lui mais il m'a bluffée. Il sait exactement où il va ; c'est quelqu'un d'assez étonnant, de très humble, presque en retrait. Un soir, pendant le tournage, je suis allée le voir en concert dans la région et je n'en ai pas cru mes yeux : je ne m'étais absolument pas rendue compte qu'il remplissait des stades entiers et du statut d'idole qu'il a auprès des jeunes : sur scène, il fait presque un show à l'américaine !

I AVEC LUI, VOUS ÉTIEZ LES SEULS À NE PAS AVOIR JOUÉ DANS LES PRÉCÉDENTS FILMS DE THIERRY KLIFA. ÉTAIT-CE UNE DIFFICULTÉ ?

Au contraire ! J'ai tout de suite perçu la confiance très forte que Catherine et Nicolas portaient à Thierry. Je pensais : « S'ils continuent à travailler et à être amis avec lui, tu n'as rien à craindre, tu peux toi aussi lui faire confiance ». **TOUT NOUS SÉPARE** est un film très noir mais nous ne l'avons pas vécu comme tel : c'était un tournage familial, heureux, avec beaucoup de fêtes, beaucoup de dîners...



ENTRETIEN NEKFEU

VOUS AVIEZ TOUJOURS REFUSÉ LES PROJETS QU'ON VOUS PROPOSAIT AU CINÉMA. POURQUOI AVOIR ACCEPTÉ DE TOURNER LE FILM DE THIERRY KLIFA ?

Je marche beaucoup au feeling : la personnalité de Thierry Klifa m'a plu – son côté passionné, sa qualité d'écoute. Je trouvais l'histoire formidable et le casting incroyable. J'ai pensé que cela pouvait être une belle expérience. Mais je lui ai quand même demandé de faire des essais.

I LE MÉTIER DE COMÉDIEN VOUS TENTAIT-IL ?

Pas du tout. À côté de mon métier de rappeur, c'est la réalisation qui m'intéresse mais j'ai beau réaliser moi-même mes clips avec mon équipe, je sais que j'ai besoin d'encore beaucoup d'années d'expérience avant de sauter le pas.

I VOUS AIMEZ LE CINÉMA ?

J'adore le cinéma et tous les arts en général. Cela me transporte. À cause de cela, les petites comédies assez minces qu'on m'offrait jusque-là, avec moi dans le rôle du rappeur, ne m'intéressaient pas du tout.

I QU'EST-CE QUI VOUS ATTIRAIT DANS LE RÔLE DE BEN ?

Il se cache derrière une façade assez dure alors qu'en réalité, c'est quelqu'un de sensible. Il ne maîtrise absolument pas l'affaire de chantage dans laquelle il est embarqué et s'y trouve entraîné sous l'influence de son copain Rodolphe (Nicolas Duvauchelle) qu'il a toujours considéré comme un grand frère. À partir de là, j'adore la relation qui se noue entre le personnage de Catherine Deneuve et lui ; une relation affectueuse, presque maternelle.

I VOUS SOUVENEZ-VOUS DES ESSAIS QUE VOUS AVEZ FAITS ?

J'y suis allé en me disant : « Ils se sont trompés de personne, ils vont se rendre compte que je ne fais pas l'affaire. » Une fois sur place, je me suis senti démuni – c'est assez impudique de se sentir filmé – j'avais l'impression

d'être ridicule. Thierry, lui, était souriant, léger : « C'était très bien, disait-il, ça va le faire, je ne m'inquiète pas du tout ».

I ET VOUS, VOUS INQUIÉTIEZ-VOUS ?

J'avais insisté pour avoir une coach (NDLR : Nathalie Donini) qui m'aide à me préparer. Jouer, respecter des marques n'étaient pas un problème : j'ai l'habitude. C'était l'idée d'incarner quelqu'un et d'être à la hauteur des autres acteurs qui m'angoissait.

I COMMENT AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ AVEC ELLE ?

Nous avons surtout fait des exercices proches du théâtre, beaucoup de travail sur la respiration, beaucoup d'improvisations. Thierry nous avait donné pour consigne de ne surtout pas travailler sur le film. En revanche, lui et moi parlions beaucoup du rôle. Il voulait vraiment que je me l'approprie, je devais me sentir libre de l'imaginer comme je le voulais tout en veillant à faire ressentir sa fragilité.

I VOUS SENTIEZ-VOUS PROCHE DE CE BEN ?

Nous avons des points communs. Ben ressemble beaucoup à l'adolescent torturé que j'ai pu être il y a dix ans : sensible, introverti et surtout très proche de ses copains au point de les suivre aveuglément. Sans avoir expérimenté le genre de galère dans laquelle Ben se trouve, ça m'a attiré pas mal d'ennuis. J'ai souvent pensé à mes propres galères d'adolescent durant le tournage.

A man with a mustache and a black baseball cap with a white 'NY' logo is sitting in a field of tall, dry grass. He is wearing a black t-shirt and black pants with yellow stripes on the side. His right hand is wrapped in a white bandage, and he is looking off to the side with a serious expression. The background is a blurred field of grass under bright sunlight.

THIERRY KLIFA VOUS AVAIT-IL DEMANDÉ DE VOIR DES FILMS POUR PRÉPARER VOTRE PERSONNAGE ?

Une liste entière, des films qui n'avaient souvent rien à voir avec l'histoire qui nous concernait mais qui racontaient une ambiance, un décor... J'ai beaucoup aimé par exemple AMOURS CHIENNES d'Alejandro Gonzales Iñárritu, et MUD de Jeff Nichols.

DANS QUEL ÉTAT D'ESPRIT ÉTIEZ-VOUS LE PREMIER JOUR DU TOURNAGE ?

Je me suis senti littéralement propulsé dedans. C'était ce que souhaitait Thierry : il me voulait dans l'instant. Cela ne me dérangeait pas, j'aime assez la pression du dernier moment.

I VOUS SOUVENEZ-VOUS DE VOTRE PREMIÈRE SCÈNE ?

Je devais rentrer dans le bureau de Catherine Deneuve que je connaissais à peine, avec qui j'avais dîné quelquefois et pour laquelle j'ai une admiration sans bornes. Je devais la menacer et presque l'insulter. J'ai passé la demi-journée qui a précédé le tournage à tourner en rond et à parler tout seul. J'essayais de me motiver : autant je n'ai aucun problème à intimider quelqu'un de mon âge, autant menacer une femme, qui plus est Catherine Deneuve, me paralysait. J'ai dû me faire violence.

I QUEL EFFET CELA FAIT DE FAIRE SON BAPTÊME DU CINÉMA AVEC CATHERINE DENEUVE ?

Curieusement, Catherine m'a tout de suite mis très à l'aise, elle est très drôle, ce qui m'a beaucoup plu et surpris aussi. Elle a été très attentionnée, très généreuse avec moi. Elle me donnait des conseils...

I QUELS GENRES DE CONSEILS ?

C'était surtout des encouragements. Parfois elle venait discrètement me dire de me recoiffer, c'était marrant. Tous les acteurs du film ont été généreux avec moi, extrêmement bienveillants. Du début à la fin, j'ai eu l'impression d'être entouré de très grands comédiens qui savaient exactement ce qu'ils faisaient tout en prenant le temps d'être adorables avec moi. Une belle leçon.

I COMMENT ANALYSEZ-VOUS LES RELATIONS DE VOTRE PERSONNAGE QUI VIENT DE LA CITÉ AVEC CETTE BOURGEOISE PLUS ÂGÉE ?

Même si Louise est beaucoup plus courageuse que Ben, ils se ressemblent.

Ils ont en tous cas beaucoup en commun et cela correspond à 200% à la vision que j'ai du monde. Je suis convaincu que la plupart des problèmes qui existent sur notre planète sont des problèmes de communication : les gens se trompent sur les autres parce qu'ils ne les connaissent pas. Je l'ai constaté au sein de mon collectif qui réunit plus d'une trentaine de personnes de tous milieux et de tous horizons (5 Majeur et L'Entourage, NDLR) : aucun de nous n'a le même passé, le même vécu, et pourtant, nous partageons les mêmes valeurs.

I Y-A-T-IL DES SCÈNES QUI VOUS ONT PLUS EFFRAYÉ QUE D'AUTRES ?

La scène du baiser avec Diane Kruger m'a tétanisé. J'avais oublié le jour où elle se déroulait. Quand on m'a dit qu'on la tournait, j'ai paniqué. Les scènes de bagarre, très violentes, ont aussi été difficiles. Pour me sentir connecté au réel et ressentir au plus profond les coups que je recevais, j'avais demandé aux autres acteurs de me tabasser pour de vrai. Je me suis pris un nombre incalculable de châtaignes. À la fin de la journée, j'avais le moral plombé.

I AVEZ-VOUS EU LE SENTIMENT DE VOIR VOTRE JEU ÉVOLUER DURANT LE TOURNAGE ?

Je ne devrais pas le dire mais oui : au milieu du film, j'ai senti que je lâchais prise. Soudain, j'étais le personnage, je n'intellectualisais plus ses émotions, je me servais seulement de qui j'étais. Ça a été un moment formidable : j'avais l'impression de commencer à savoir ce que je faisais. Avant, j'étais dans l'auto-persuasion, obsédé par l'idée d'en faire trop ou trop peu.



**VOUS PARTIEZ SOUVENT DONNER DES CONCERTS LE SOIR.
ÉTAIT-CE DIFFICILE DE QUITTER LE PERSONNAGE DE BEN ?**

Non, même si j'ai réalisé qu'une journée de tournage laisse des traces. Certains jours, il m'est arrivé de me sentir vraiment abattu. Paradoxalement, le fait de jouer a eu un impact très positif sur mes concerts : je me sentais plus libre, j'avais envie de tenter des choses nouvelles, ça a été une période géniale.

I CES CONCERTS, C'ÉTAIT UNE CONTRAINTE DE PLUS...

Non, physiquement j'ai l'habitude de voyager et de dormir dans une voiture. C'est plutôt à l'équipe du tournage que j'ai parfois compliqué la vie avec mes contraintes de planning. Ma seule crainte était de ne pas être à 100% dans le film. Du coup, j'essayais d'en faire deux fois plus. Je crois avoir réussi à rester professionnel : avoir un bon rythme, faire du sport, être en forme, robuste...

I COMMENT THIERRY KLIFA VOUS DIRIGEAIT-IL ?

De manière très douce : il me demandait de jouer plusieurs versions d'une même scène mais ne le faisait jamais sur un ton autoritaire. On parlait entre les prises de ce qu'il voulait et quand je sentais que je pouvais faire mieux, je lui demandais si l'on pouvait recommencer. Je me suis vite senti en confiance.

I LUI FAISIEZ-VOUS DES PROPOSITIONS ?

Je lui ai parfois demandé de changer des tournures de phrases. Et j'ai adapté, quand il m'y autorisait, des mots d'argot qui correspondait plus à ma génération. C'était vraiment des changements minimes.

I VOUS VERRIEZ-VOUS MENER UNE DOUBLE CARRIÈRE DE RAPPEUR ET D'ACTEUR ?

Je n'ai pas cette prétention, j'avance vraiment au cas par cas. Je ne me sens pas encore légitime comme acteur mais je n'ai jamais réussi jusqu'ici à repousser une aventure qui me plaisait. Si un nouveau projet me séduit, pourquoi pas ?

I POURQUOI VOUS FAIRE CRÉDITER AU GÉNÉRIQUE DE VOTRE VRAI NOM, KEN SAMARAS ?

Pour ma famille, restée en Grèce qui va se dire : « Putain, le petit-fils, il est avec Catherine Deneuve et le nom de Samaras est sur l'écran ».



■ ENTRETIEN NICOLAS DUVAUCHELLE

DEPUIS LES YEUX DE SA MÈRE ET « DES JOURNÉES ENTIÈRES DANS LES ARBRES » AU THÉÂTRE, C'EST VOTRE TROISIÈME COLLABORATION AVEC THIERRY KLIFA... VOUS ÊTES INSÉPARABLES...

Je ne serai peut-être pas toujours de tous ses films et de toutes ses pièces mais il sait que, s'il me le demande, je dirais toujours oui : j'adore son cinéma, j'adore ses adaptations théâtrales et ce qu'il est humainement. Je n'aurais jamais eu accès au rôle de Mathieu Roussel, cet écrivain qui enquête sur la vie de Catherine Deneuve dans LES YEUX DE SA MÈRE si Thierry ne m'avait pas imposé. Personne ne voulait de moi. On ne m'imaginait pas dans cet emploi. Lui, si. Le théâtre a encore renforcé nos liens.

I VOUS AVAIT-IL PARLÉ DU PERSONNAGE DE RODOLPHE AU MOMENT DE L'ÉCRITURE DE TOUT NOUS SÉPARE ?

Thierry m'avait seulement dit : « Il y aura un rôle pour toi. » Nous nous voyons souvent mais quand il écrit, je le laisse travailler, je n'essaie pas de savoir.

I LE PERSONNAGE QUE VOUS INTERPRÉTEZ EST UN RÔLE CLÉ DANS CETTE HISTOIRE...

C'est un très beau rôle et un très beau film – le plus beau de Thierry selon moi : il creuse ses thèmes habituels – la filiation, la transmission, les milieux sociaux qui s'interpénètrent – tout en leur donnant une dimension plus violente, plus charnelle, et tendre aussi.

I QU'AVEZ-VOUS PENSÉ EN DÉCOUVRANT RODOLPHE ?

C'est un gars en perdition, violent, toujours sur la brèche, à la limite de la schizophrénie. Il vit une relation compliquée avec Julia (Diane Kruger) – il en profite un peu mais l'aime aussi un peu. Je ne voulais pas en faire juste un salaud.

I EN AVEZ-VOUS FAIT PART À THIERRY KLIFA ?

Je voulais qu'on sente Rodolphe amoureux, passionné même. Pourquoi une fille comme Julia resterait avec un type comme lui s'il ne faisait que lui ponctionner son argent ? Thierry a accepté de modifier certaines scènes. Rodolphe est devenu plus nuancé, plus complexe. Attachant.

I QU'EST CE QUI VOUS TOUCHE CHEZ LUI ?

Plus jeune, il a certainement fait de grosses bêtises mais il s'est rangé. Il bricole encore un peu avec ses copains Ben et Karim pour lesquels il est comme une sorte de grand frère. Il aime les impressionner mais en même temps, il n'a pas envie de les voir faire les imbéciles à leur tour. Sauf qu'ils dérapent... et lui avec.

I ET TENTENT DE SE REFAIRE EN PARTICIPANT À UN COMBAT DE CHIENS. PARLEZ-NOUS DE CETTE SCÈNE.

Le jour où nous l'avons tournée, nous nous sommes retrouvés à cent dans un hangar : que des gens du voyage, des manouches avec des gueules et des tatouages incroyables ! L'ambiance était électrique. Thierry et Julien Hirsch, le chef op, ont d'abord filmé les visages, sans les animaux au milieu. Puis ils ont filmé les chiens. C'était du faux sang mais c'était quand même impressionnant : les chiens se battaient vraiment. Personnellement, j'ai préféré la scène suivante où Ben, Karim et moi nous retrouvons à la plage. Ils sont dans les ennuis jusqu'au cou mais, le temps d'un plan, ils retombent en enfance, ils redeviennent insoucians.

I AVEC CETTE SCÈNE, ON PERÇOIT ENCORE PLUS LA COMPLEXITÉ DU PERSONNAGE DE RODOLPHE. COMMENT PASSE-T-ON DE L'INNOCENCE DE CETTE BAIGNADE À LA SÉQUENCE DANS LA CHAMBRE DE JULIA OÙ, EN QUELQUES SECONDES, VOUS ALTERNEZ PASSION, TENDRESSE, VIOLENCE, APAISEMENT... ?

C'est difficile, il faut constamment faire la bascule avec ses émotions. On en parle, bien sûr, on prépare, on essaie de décomposer les mouvements.



La scène lancée, il faut faire attention à tout – au texte, aux gestes. Je suis sanguin, ça m'est facile d'exploser, je me laisse emporter, je devais veiller à ne pas blesser Diane... Moi qui n'y vais jamais, j'ai parfois dû aller au combo au bout de quelques prises parce qu'au milieu de toute cette violence, de tout ce tourbillon, je ne me rappelais plus de ce que j'avais fait. Je devais, par exemple, prendre un morceau de verre pour faire le mouvement de me trancher la gorge. Il y avait beaucoup de contraintes techniques sur cette scène. Mais une fois parti, on est vraiment dedans. À ce moment-là, on ne joue plus. Face à Diane, c'est tellement facile : elle est là, elle répond tout de suite. Je la pensais cérébrale. Elle est, au contraire, très instinctive et c'est très agréable. J'aimais l'actrice sans la connaître. Je l'ai découverte.

QU'EST-CE QUI VOUS IMPRESSIONNE CHEZ ELLE ?

Elle réussit à apporter quelque chose de différent à chaque nouvelle prise tout en restant dans la même intention. Elle peut improviser. À la fin de cette fameuse scène, il n'était pas du tout prévu qu'elle me prenne dans ses bras. Elle me dit : « Mais non, ça va, ça va », et ça non plus ce n'était pas prévu. Elle est complètement dans le lâcher prise. On sent lorsque quelqu'un n'est pas dans une scène et ça, ça peut me rendre fou.

I DANS LE FILM, VOUS RETROUVEZ CATHERINE DENEUVE DANS UNE SCÈNE ASSEZ ÉPIQUE...

Quand on a tourné la première prise, j'ai retourné un peu brusquement Catherine vers moi. «Ne la lâche pas, ne la lâche pas !», disait Thierry. Elle m'a rendu un coup d'une violence... Catherine ne se laisse pas impressionner ni quand elle joue ni autrement. Je la revois, tranquille en train de fumer sa cigarette, au milieu des types de la cité. Elle est à l'aise partout.

I COMMENT TRAVAILLE-T-ON UN PERSONNAGE COMME RODOLPHE ?

C'est un glandeur, il n'a pas de métier... Pour lui, c'est plus un état d'esprit à trouver, une façon d'être. Je me fais ma petite tambouille, je l'imagine et, au fur et à mesure que les jours passent, je suis en boucle sur lui. Avant, Thierry, Catherine, Nekfeu, Diane et moi, avons fait beaucoup de lectures.

I C'EST LE PREMIER FILM DE NEKFEU. LE CONNAISSIEZ-VOUS ?

Un peu. On a un copain en commun, son tourneur.

I QU'EST-CE QU'APPORTE SELON VOUS LE FAIT DE MÉLANGER ACTEURS DÉBUTANTS ET COMÉDIENS CHEVRONNÉS DANS UN FILM ?

De la fraîcheur. Leur jeu n'est pas académique, ils n'ont pas de tics, ils sont plus instinctifs. Peut-être aussi se regardent-ils moins ? Moi qui n'ai jamais pris de cours de comédie, c'est ce que j'ai toujours fait, je me dis qu'ils font pareil. J'ai beaucoup aimé jouer avec Nekfeu et Sébastien Houbani qui interprète son copain Karim.

I AU MOMENT DU TOURNAGE, LA CONNIVENCE DE TRAVAIL QUE VOUS AVEZ AVEC THIERRY KLIFA CHANGE-T-ELLE QUELQUE CHOSE ?

Lui et moi, on n'a plus besoin de se parler, je vois quand il est content ou quand il ne l'est pas, je sais ce qu'il attend, nous sommes sur la même longueur d'ondes. Je me sens à la fois plus en confiance que sur un autre plateau et à la fois beaucoup plus exigeant envers moi. Je me mets une pression énorme.

I QUELLE QUALITÉ APPRÉCIEZ-VOUS LE PLUS CHEZ LUI ?

Son écoute, son amour des comédiens et son intransigeance. Il veut le meilleur de nous-mêmes, ne lâche pas tant qu'il ne l'a pas. Une fois qu'il l'a obtenu, il nous témoigne une humanité qu'on rencontre peu au cinéma.

I EST-IL VRAI QUE VOUS AVEZ LE TRAC ?

Toujours, le premier jour de tournage. Ensuite, c'est en fonction des scènes : il peut m'arriver de me faire une montagne d'une scène qui me paraît difficile. Heureusement ! Cela veut dire que je ne suis pas sûr de moi. Chaque film est une remise en question, un peu comme un boxeur qui remettrait son titre en jeu : est-ce qu'on a toujours le truc ?

I COMMENT LE DOMINE-T-ON ?

Le domine-t-on jamais ? Je parle peu, je reste concentré, dans ma bulle.



ENTRETIEN CÉDRIC ANGER

**C'EST LA PREMIÈRE FOIS QUE THIERRY KLIFA ET
VOUS ÉCRIVEZ ENSEMBLE...**

Thierry avait un projet de polar dont le concept était séduisant : faire refaire un tour de piste à des figures et des schémas du cinéma classique des années 50, une mère et sa fille dans une maison, la névrose, un meurtre, le chantage, la rencontre de deux mondes opposés. Comment refaire marcher tout ça aujourd'hui, dans un film contemporain ? Je trouvais ça excitant, et puis peut-être pouvais-je apporter une forme de dureté, de noirceur à son propos ; une dureté qu'il n'a pas forcément. Lui et moi réalisons des films très différents. Thierry n'a pas peur de la sentimentalité et c'est une forme de courage dans le cynisme ambiant, moi je dois avouer que je crois davantage aux sensations plutôt qu'aux sentiments. Se lancer dans cette écriture c'était confronter deux univers, déjà. Il m'a parlé de son sujet, nous avons commencé à broder dessus...

I COMMENT AVEZ-VOUS PROCÉDÉ ?

Tout comme André Téchiné avec qui j'ai écrit L'HOMME QU'ON AIMAIT TROP et NOS ANNÉES FOLLES, Thierry s'attache d'abord aux personnages – il aime les dessiner – et, comme Téchiné, leur psychologie l'intéresse. C'est à eux que nous nous sommes d'abord intéressés : une mère un peu décastrée qui veut protéger sa fille d'un « acte fatal » qu'elle a commis, autour de laquelle vont graviter des gens de milieux différents – un amant, un maître-chanteur – jusqu'à former une sorte de famille recomposée à cause de ce drame. Peu à peu, est née l'idée de mêler le monde de la bourgeoisie et celui des cités, dans une intrigue à la Simenon, décrire la folie du quotidien ou le quotidien d'une forme de folie, placer les êtres à deux doigts du déclassement, de la chute, et repousser cette chute coûte que coûte. Les Chabrol des années soixante nous ont aussi beaucoup inspirés, sa manière de faire vivre les personnages avec le crime, le lavage de cerveau pour l'oublier...

I AVEC LES SCÈNES DANS LA CITÉ, ON PÉNÈTRE IMMÉDIATEMENT DANS UN UNIVERS VIOLENT QUI S'APPARENTE D'AVANTAGE À CELUI DE VOS FILMS.

Je ne suis en rien un spécialiste de la violence et encore moins des banlieues. Je lis, je rencontre, j'accumule des informations, on sait la brutalité qui peut y régner tout autant qu'une autre forme de savoir vivre. Les combats de chiens, il y en a, il y a même des concours inouïs, des types qui vont jusqu'en Belgique pour des gros concours, avec du public et tout, malgré la clandestinité de ce genre d'épreuves. C'est un moyen de gagner de l'argent, c'était intéressant à montrer comme tel. Bien sûr, dans ces moments-là, on est loin des films précédents de Thierry mais le fait même que ça l'intéresse et qu'il ait tenu à l'intégrer dans le film, même quand on nous disait que c'était trop brutal, raconte son désir de faire un film différent des précédents.

I VOUS SAVIEZ DÈS LE DÉPART POUR QUELS COMÉDIENS VOUS ÉCRIVIEZ. ÉTAIT-CE UN ATOUT ?

C'est en tous cas une caractéristique de Thierry : il part d'une envie d'acteurs – Catherine, Diane, Nicolas... André Téchiné fait cela aussi. Cela aide mais ça crée aussi quelques contraintes. Diane, par exemple, parle très bien français mais avec un accent qu'on ne peut pas nier : on a dû imaginer que le personnage de Catherine avait suivi son mari en Allemagne, et que sa fille y avait grandi. La seule inconnue était le personnage de Ben, un personnage un peu à la Nicholas Ray, avec des complexes, de supériorité et d'infériorité mêlés : il était la perle rare à trouver.

I QUELLE A ÉTÉ VOTRE RÉACTION LORSQUE THIERRY KLIFA VOUS A PARLÉ DE NEKFEU ?

Thierry a toujours des idées inattendues en matière de casting. C'était la bonne. Une figure nouvelle, un artiste reconnu mais comédien débutant, donc une forme de fraîcheur, et surtout quelqu'un qui vient d'un univers très différent, le choix de Nekfeu est là aussi lié au sujet et au concept du film de faire se côtoyer des êtres aux horizons lointains.

I ÉCRIT-ON DIFFÉREMMENT LORSQU'ON IMAGINE DES DIALOGUES POUR CATHERINE DENEUVE ?

Oui, parce qu'on l'entend déjà les dire. Catherine garde toujours un petit pied hors de la scène qu'elle joue, comme si elle n'était pas à 400% dedans, et ce petit pied de côté lui permet de faire un commentaire qui n'a souvent rien à voir avec la situation. On s'en sert forcément, on a plaisir à mettre beaucoup de petits pieds dans ses répliques. Sa malice est inspirante.

SON PERSONNAGE APPORTE BEAUCOUP D'HUMOUR AU FILM.

Malgré les circonstances, on voulait qu'il ait toujours un regard un peu ironique et amusé sur le monde. Elle est dans l'œil du cyclone et il y a ce petit pied dehors...

LA MAISON EST PRESQUE UN PERSONNAGE À PART ENTIÈRE...

C'en est un. Elle raconte beaucoup de choses du passé des deux héroïnes et influe sur leurs caractères, les situations, elle n'est pas que le passé, mais le présent aussi. Le futur ? À voir, c'est un des enjeux secrets de la fin du film, ces deux folles vont-elles continuer à habiter cet endroit ou pas ?



I POUR UN SCÉNARISTE, C'EST AUSSI UNE QUESTION DE PRAGMATISME...

TOUT NOUS SÉPARE est un film noir et, malgré la présence des acteurs, on savait qu'il ne serait pas facile à monter. Il était important de penser à l'économie du film et de concentrer tout de suite l'action autour de la maison, de la cité et, ensuite, vers les étangs, la société de transports maritimes...

I CONCRÈTEMENT, COMMENT VOUS RÉPARTISSIEZ-VOUS LES TÂCHES ?

Nous nous sommes vus tous les jours le temps de bâtir l'histoire. Ensuite, nous écrivions les scènes chacun de notre côté puis nous les revoyions ensemble – ce qui lui plaisait, ce qui ne lui plaisait pas, ce qui me plaisait, ce qui me plaisait pas. La partie de ping-pong habituelle ; très saine parce qu'on se faisait confiance. Je me moquais parfois de lui – « C'est très sentimental ! » –, il se fichait de moi parce que je ne le suis pas. Il n'y avait aucune vanité entre nous, aucun orgueil mal placé si un dialogue sautait ou une scène était éliminée. C'est son film, il en est souverain.

I SE MONTRAIT-IL RÉTICENT FACE À CERTAINS PASSAGES VIOLENTS ?

Au contraire. Il était même le premier à pousser dans ce sens et ça va, le film n'est pas non plus très violent, faut pas exagérer. Thierry avait envie de dire et de filmer des choses qu'il n'avait encore jamais dites et filmées et sentait très précisément jusqu'où creuser dans cette voie. C'est lui qui a eu l'idée de la scène où Diane et Catherine rentrent en voiture des marais, et celle de faire manger Catherine de manière frénétique aussitôt après : il visualisait parfaitement la tension et le décalage qui peuvent régner dans ces moments-là.

I TOUT NOUS SÉPARE EST UN POLAR TRÈS PERSONNEL : PRESQUE L'HISTOIRE D'UNE NÉVROSE FAMILIALE...

Le film raconte une preuve d'amour d'une mère à sa fille, preuve maladive et extrême mais il ne s'agit que de ça. Le personnage de Catherine entraîne quand-même sa fille dans une direction complètement dingue ! Elle me fait penser à François Périer dans JUSTE AVANT LA NUIT, de Claude Chabrol. Il comprend que Michel Bouquet a tué sa femme, mais il ne relève pas – il n'est pas choqué, le meurtre est admis. Il y a un côté « de toute façon, c'est fait ! » alors pourquoi lutter contre ? Après, peut-on vivre avec, est-ce que ça remonte ou est-ce que ça ne remonte pas ?

I S'EN SORT-ELLE ? S'EN SORTENT-ELLES ?

De l'amour a circulé. La fille, qui avait le sentiment de n'être ni regardée ni aimée par la femme qui l'a mise au monde, comprend que sa mère a fait quelque chose pour elle. La mère, qui culpabilisait de ne pas s'en être suffisamment occupée, prouve dans des circonstances extraordinaires à quel point elle l'aime. S'en sortir, c'est autre chose, c'est presque un autre film. Là, ce qui compte, c'est « je vais assumer ton acte inacceptable ».

I TOUTE L'HISTOIRE EST BÂTIE SUR DES OPPOSITIONS : LIEUX, MILIEUX, PERSONNES...

C'est le cinéma de Thierry, ça – c'est d'ailleurs lui qui a trouvé le titre du film : Qu'est-ce qui sépare ? Qu'est-ce qui lie ? Est-ce que ce qui lie peut séparer ?... Thierry travaille un peu à la manière d'un Sautet : il aime peindre des milieux, décrire les liens qui se tissent entre les gens, même et surtout dans des circonstances qui ont tout pour éloigner. C'est peut-être la « vertu » du crime dans cette histoire...



■ THIERRY KLIFA ET VOUS, VOUS ÊTES-VOUS PARLÉ DURANT LE TOURNAGE ?

Il lui est arrivé de me téléphoner. « On a tourné ça comme ça, tu crois que ça va marcher ? ». Il a parfois dû reprendre une scène à la dernière minute : à ce moment-là, j'étais en train d'écrire mon film (L'AMOUR EST UNE FÊTE, NDLR), je m'arrêtais une journée, j'apportais les modifications nécessaires et les lui envoyais. Un scénario, c'est vraiment un organisme vivant, ça bouge. Ça a été pareil quand on a fait des lectures avec les acteurs en amont, on a intégré leurs suggestions. L'acteur a toujours raison, c'est le principe, donc si il ne sent pas une scène ou une réplique, c'est que cela ne fonctionne pas avec ce personnage.

■ AVEZ-VOUS PARTICIPÉ AU MONTAGE ?

Participer non, mais j'ai assisté à des projections et noté mes impressions, en essayant d'être précis. C'est plus facile quand on n'a pas réalisé le film, on a la distance, on ne tient pas à des choses tournées et ce qui est sain avec Thierry, c'est que l'on peut vraiment dire ce que l'on pense ; il prend ce qui l'intéresse. Il est dans une seule optique : si c'est bon pour le film, c'est bon pour lui. L'essentiel de mes commentaires tenait à garder la ligne du film au présent, enlever ce qui liait trop les personnages au passé ou au commentaire de l'action, ce qui ralentissait l'histoire, et ne garder que du comportement, du comportement et rien que du comportement ! Cela devait aller vite, en direct. Qu'est-ce qui va se passer l'heure d'après ? Le lendemain ? Qu'est-ce qu'elle va dire ?



I LISTE ARTISTIQUE

CATHERINE DENEUVE	LOUISE
DIANE KRUGER	JULIA
NEKFEU	BEN
NICOLAS DUVAUCHELLE	RODOLPHE
SÉBASTIEN HOUBANI	KARIM
MICHAËL COHEN	OLIVIER
OLIVIER LOUSTAU	DANIEL
BRIGITTE SY	LA MÈRE DE BEN
JULIA FAURE	PATRICIA
ELIZABETH MAZEV	RÉGINE
VIRGILE BRAMLY	STÉPHANE



I LISTE TECHNIQUE

RÉALISATEUR	THIERRY KLIFA
SCÉNARIO	CÉDRIC ANGER ET THIERRY KLIFA
MUSIQUE ORIGINALE	GUSTAVO SANTAOLALLA
IMAGE	JULIEN HIRSCH AFC
MONTAGE	THOMAS MARCHAND
SON	VINCENT GOUJON
MONTAGE SON	STÉPHANE RABEAU
MIXAGE	THOMAS GAUDER
DÉCORS	MATHIEU MENUT
COSTUMES	JÜRGEN DOERING LAURE VILLEMER
CASTING	SARAH TEPER LEÏLA FOURNIER
PREMIER ASSISTANT RÉALISATEUR	BASTIEN BLUM
DIRECTION DE PRODUCTION	SYLVAIN MONOD
RÉGIE	FABRICE BOUSBA
SCRIPT	CHARLES SIRE
PRODUCTION	LES FILMS DU KIOSQUE ET NOLITA CINEMA
PRODUCTEURS	FRANÇOIS KRAUS ET DENIS PINEAU-VALENCIENNE MAXIME DELAUNEY ET ROMAIN ROUSSEAU
COPRODUIT PAR	TF1 DROITS AUDIOVISUELS MY FAMILY BLUE PARROT PRODUCTION UMEDIA NJJ ENTERTAINMENT LES FILMS JOUROR CN7 PRODUCTIONS SAGAX ENTERTAINMENT
DISTRIBUTEUR SALLES FRANCE	MARS FILMS
ÉDITIONS VIDÉO, VOD	
ET VENTES INTERNATIONALES	TF1 STUDIO
AVEC LA PARTICIPATION DE	OCS ET CINE +
EN ASSOCIATION AVEC	LA BANQUE POSTALE IMAGE 10 ET UFUND
AVEC LE SOUTIEN DE	RÉGION OCCITANIE / PYRÉNÉES-MÉDITERRANÉE
ET LE SOUTIEN DE	COFIMAGE DÉVELOPPEMENT 6 SOFICINÉMA 12 DÉVELOPPEMENT MANON PRODUCTION 5 A PLUS IMAGE DÉVELOPPEMENT 6 PROCIREP ET ANGOA
EN PARTENARIAT AVEC LE	CNC